8°Z
5/838

minique Rolin

Bruges la vive



ramsay
de Cortanze

BRUGES LA VIVE

8°Z
57838

DU MEME AUTEUR

Les Marais, Seuil, 1942.
Anne la Bien-Aimée, Denoël, 1944.
Les Deux Sœurs, Seuil, 1946.
Moi qui ne suis qu'amour, Denoël, 1948.
L'ombre suit le corps, Seuil, 1950.
Les Enfants perdus, nouvelles, Denoël, 1952
Le Souffle, Seuil, 1952.
Le Gardien, Denoël, 1955.
L'Epouvantail, comédie dramatique, Gallimard, 1955.
Artémis, Denoël, 1958.
Le Lit, Denoël, 1960.
Le For intérieur, Denoël, 1963.
La Maison la forêt, Denoël, 1965.
Maintenant, Denoël, 1967.
Le Corps, Denoël, 1969.
Les Eclairs, Denoël, 1971.
Les Lettres au vieil homme, Denoël, 1973.
Deux, Denoël, 1975.
Dulle Griet ,Denoël, 1977.
L'Enragé, Ramsay, 1978.
L'Infini chez soi, Denoël, 1980.
Le Gâteau des morts, Denoël, 1982.
La Voyageuse, Denoël, 1984.
L'Enfant-Roi, Denoël, 1986.
Trente ans d'amour, Gallimard, 1988.
Vingt chambres d'hôtel, Gallimard, 1990.

894

DOMINIQUE ROLIN

BRUGES LA VIVE

802726

Éditions Ramsay/de Cortanze
9, rue du Cherche-Midi
75006 Paris

DL-02051990-11070

© Editions Ramsay/de Cortanze, 1990
ISBN : 2-85956-826-3



I

Bruges agit sur l'imagination comme si son histoire l'avait chargée d'une électricité qui n'a rien à voir avec la physique. Elle est une mine de feu magique, le noyau d'un volcan dormeur. On ne peut résister à son pouvoir d'aimantation. Des hordes de touristes de plus en plus barbares dans leurs appétits de beauté et d'équilibre y débarquent par milliers d'un bout de l'année à l'autre. Et si ce corps aux robustes fondations se laisse pénétrer si volontiers, c'est qu'il y va de sa survie économique. Les groupes organisés sont soumis à toute une série d'itinéraires fléchés, alphabétisés, numérotés par des responsables intelligents. Des suites de loges

de culture compartimentées avec soin orchestrent la curiosité de chaque visiteur selon son désir.

A travers le grouillement généralisé agitant la ville, on croit d'abord pouvoir s'en emparer sans peine. Mais l'ordre de son intimité et de sa transparence n'est qu'illusoire. Sans percevoir qu'on est l'objet d'une métamorphose, on est pris au piège et possédé. On a beau choisir judicieusement son hôtel, repérer tel restaurant pour le pittoresque de son décor ou la modicité de ses prix, explorer en long et en large des monuments bourrés de trésors, d'emblée on se heurte aux obstacles d'une réalité autre, préservée, dissimulée, hautaine, pudique et joyeuse, qu'aucun guide au monde ne serait capable de révéler.

C'est la raison majeure qui m'a empêchée de retourner aujourd'hui dans ce lieu de mon enfance et de ma jeunesse : j'avais trop peur de rater le vrai rendez-vous.

Si je suis fixée en France depuis longtemps

et douée pour l'immobilisme, ma mémoire, elle, a conservé intacts son dynamisme et sa légèreté. Elle a dit oui sans hésiter. Il faut préciser qu'elle a la passion des souvenirs.

Juste au moment de son départ, nous nous sommes contentées d'évoquer ensemble en riant nos expéditions d'autrefois. Depuis Bruxelles où nous habitions, nous prenions un train merveilleusement poussif qui s'adaptait aux courbes d'un moelleux paysage, jusqu'à ce que Bruges se rapproche de nous par une succession de détours pleins de fantaisie. Sans violence, les derniers champs, les rideaux de peupliers et les prairies cédaient la place aux premières habitations de la ville : le convoi y entrait de plain-pied, aucune rupture n'était sensible.

Ce temps-là est révolu. Et c'est dommage. Des réseaux savants d'autoroutes en béton armé emprisonnent toutes les agglomérations, brisent leur contact avec la nature, en bref les mettent sous haute surveillance.

Ne crains rien, a dit ma mémoire en prenant son vol tandis que je restais vissée à mon bureau. Et d'une façon presque instantanée, je l'ai vue se poser au centre crucial de Bruges. Crucial est le mot juste : la tour de son Beffroi, construit du treizième siècle au seizième siècle, est haute de quatre-vingt-trois mètres et compte trois cent soixante-six marches. J'ai commis l'erreur de demander à ma compagne imaginaire, à ma sœur jumelle plutôt, si l'ascension ne l'avait pas trop fatiguée. Question absurde. Elle est dotée d'une paire de poumons qui jamais ne s'essoufflent. Dans un silence recueilli, retenu, elle s'est mise à me parler à l'oreille. Ses phrases naissaient avec tant de naturel que nous serions bientôt confondues en une seule et même personne. Il n'y aurait plus de question qui ne contienne en filigrane sa réponse.

Le panorama déroulé sous mes yeux était intemporel, donc satisfaisant. Les bords vaporeusement effrangés d'un tapis géant circulaire

touchaient l'horizon, ce qui m'a saisie d'un sentiment d'anti-nostalgie : revoir ce que l'on a beaucoup aimé est le contraire même de la nostalgie.

La plaine flamande n'avait pas changé dans sa souple horizontalité, rebrodée ici et là par les reliefs imperceptibles de quelques villages à demi perdus. La tentation m'est venue alors de me passer la langue sur les lèvres, cela pouvait sembler bizarre, n'est-ce pas ? Mais non : elles prenaient un goût de sel vif et frais, le sel de la mer du Nord suffisamment proche pour exciter moralement l'atmosphère. Cette saveur était à la fois aiguë, ample et perlée. On aurait cru que les embruns piquants des vagues, éloignées pourtant d'un bon nombre de kilomètres, prenaient l'initiative de défier l'espace et le temps pour mieux m'atteindre et m'émouvoir.

Ma mémoire et moi étions replongées ainsi presque de force dans l'air de nos vacances les plus reculées, lorsque nous n'étions que deux petites filles découvrant pour la première fois les longues plages dorées du littoral tour à tour